

LES LETTRES DE SAINTE MARIE-EUPHRASIE,  
ÉCHO DE SA PRIÈRE

Réalisatrice étonnante, sainte Marie-Euphrasie a été en même temps une grande contemplative. Nous présentons ici des extraits de ses lettres,<sup>1</sup> qui sont comme un écho vivant de sa prière, au fil des jours, au milieu des espérances et réalisations, mais aussi des épreuves et contradictions. Tous ces extraits ont été choisis par Soeur Marie-Euphrasie Degris, Religieuse du Bon-Pasteur, à qui nous devons également les précisions historiques contenues dans le texte et les notes de cet article, et que nous remercions vivement de sa collaboration.

Entrée en 1814, à l'âge de 18 ans, au monastère du Refuge de Tours, Rose-Virginie Pelletier y reçut le nom de Soeur Marie de Sainte Euphrasie. Devenue supérieure dès 1825, elle fonda en 1829 la maison d'Angers, dont elle allait prendre elle-même la direction en 1831, après avoir achevé son deuxième mandat de supérieure à Tours.

C'est à partir de la fondation d'Angers que nous allons la suivre à travers ses lettres, afin d'y découvrir l'écho de sa prière. Pour elle d'ailleurs, oraison et correspondance sont intimement liées: «C'est l'âme plongée dans cet immense océan de Dieu que je viens causer avec vous », écrira-t-elle le 19 septembre 1858.

#### Lettres de Tours

Dès le début de son supériorat à Tours, Mère Marie-Euphrasie a perçu l'importance de fonder l'avenir sur la prière, et elle a établi dans la maison un groupe de pénitentes contemplatives, les « Madeleines ». Elle brûle aussi d'étendre l'oeuvre du Père Eudes. En

---

<sup>1</sup> 1.413 lettres autographes de sainte Marie-Euphrasie sont conservées aux archives de la Maison-Mère d'Angers, dont 1.210 furent adressées aux religieuses et 203 à des personnes diverses: gens d'Église, bienfaiteurs, officiers de l'état civil et même ofliciers de l'armée.

L'humour y est souvent présent: façon de dédramatiser l'inattendu, d'accueillir avec le sourire l'épreuve, parfois terriblement angoissante. Il est souvent question de croix dans les lettres de sainte Marie-Euphrasie: croix acceptées avec amour, comme une participation au mystère du Christ. « Fiat », « je me tais », « paix », sont des mots qui reviennent fréquemment. Le style porte la marque de l'époque: il est typiquement romantique. Primesautière, sainte Marie-Euphrasie est aussi très affectueuse, et notre siècle est tenté de sourire de ses attendrissements. Mais elle sait, à l'heure dite, trouver le ton sobre et énergique qui indique clairement la route à suivre: « Refusez avec fermeté ... N'abandonnez pas ... Tâchez d'être libres; et pauvres si Dieu le veut ».

mai 1829 son voeu est exaucé. « Quand Mgr Montault nous envoya un délégué à Tours pour nous proposer la fondation d'une maison à Angers, ma joie était si vive que je croyais presque être au ciel ».

C'est elle-même qui commence la fondation au mois de juin. Revenue quelques semaines plus tard à Tours, où la retient sa charge de supérieure, elle commence avec les Soeurs à qui elle a confié l'oeuvre naissante une correspondance qui ne cessera plus. L'une de ces Soeurs, l'assistante de la nouvelle communauté, est Soeur Marie de Saint Stanislas Bedouet, sa compagne de noviciat. Mère Marie-Euphrasie lui parle en toute confiance:

« J'ai pensé devant Dieu que la seule manière qui pût vous être agréable était de vous répondre à coeur ouvert. Oh! oui. Si cette fondation m'est chère? Oui encore et plus que je ne le puis dire (...). Que le Seigneur accomplisse son oeuvre! (...) La maison d'ici est bien florissante, mais non sans croix (...). Les anciennes sont cassées et tristes; plusieurs jeunes charmantes (...). Il y encore bien des choses qui pourraient se dire: je sens intimement que les desseins de Dieu ne sont pas encore accomplis. Priez, priez bien pour nos deux chères maisons! » (22 juin 1830).

Ces anciennes religieuses de Tours, « cassées et tristes », ont traversé la tourmente de la Révolution. Quelques novices sont venues renforcer leur petite communauté, reconstituée en 1806, ainsi que plusieurs religieuses réfugiées de Vannes. La jeune supérieure donne des nouvelles, et redit sa sollicitude pour l'oeuvre qui commence à Angers:

« Nos soeurs de Vannes vont très bien (...). La bonne Mère de 88 ans est comme un séraphin en amour; c'est vraiment une sainte d'une foi si vive qu'elle me confond; toujours au choeur dès la première oraison qu'elle fait à genoux; et son rosaire est récité dans la même posture. Du reste elle est encore aussi lest et vigoureuse que je le suis (...). Ici, la jeunesse promet un heureux et même brillant avenir (...). Revenons à notre chère affaire: vous me demandez si je suis la même pour Angers? Oh! oui, oui. Jamais je ne varierai, je ne le puis. Ce que je puis vous dire, c'est que je ne crois pas que la volonté de Dieu soit que i'aille ailleurs qu'à An-ers » (11 août 1830).

Elle y sera l'année suivante, pour le reste de sa vie. Mais elle se plaira toujours à rappeler les exemples et les paroles de « nos premières Mères de Tours ». Comme elles, toute sa vie, elle sera fidèle au choeur « dès la première oraison », car, dira-t-elle, « il faut d'abord se nourrir de prière et d'oraison ».

## Lettres d'Angers

Le monastère d'Angers, sous l'impulsion de Mère Marie-Euphrasie, prend un rapide essor et ne tarde pas à essaimer. Les fondations de Poitiers, de Metz et de Grenoble (1833) suivent de près celle du Mans (même année). Elles ne sont pourtant que les premières pierres d'un édifice qui bientôt deviendra imposant. Les premières lettres de Mère Pelletier aux fondatrices des nouvelles maisons témoignent de son attachement aux grandes dévotions de Notre-Dame de Charité: elle aimera que ses filles aient « fait

violence aux aimables Coeurs de Jésus et de Marie » (12e Entretien). Et c'est dans le droit fil de la première Constitution de saint Jean Eudes, qui souligne avec force qu'« une âme vaut mieux qu'un monde » qu'elle écrit:

« Le zèle du salut des âmes et l'amour des fondations qui vous consomment attirent sur l'oeuvre sainte mille bénédictions. C'est votre attrait oui, et vous avez grâce, je n'en puis plus douter, ma fille bien chère (...). Que cette maison de Poitiers sauvera d'âmes! (...). Vous êtes chères au Coeur de Marie et au nôtre (...). Que les miséricordes de Dieu sont admirables! » (28 mai 1834).

« Je ne puis vous dire les louanges que nous donnons à Dieu pour cette oeuvre de Metz (...). Vous me parlez de deux postulantes, ma bonne Marie de Sainte Sophie, l'une et l'autre du Sacré-Coeur. Oh! que nous les désirons si telle est la volonté de Dieu. Nous allons faire la sainte communion à l'intention de votre mission. Mes chères filles, faites l'oeuvre sainte, elle est entre vos mains » (12 septembre 1834).

Ces fondations se font dans l'espérance, et même l'enthousiasme; mais les difficultés abondent, et Mère Pelletier en est pleinement consciente, par exemple lorsqu'elle écrit, le 25 décembre, jour de Noël, 1833, aux Soeurs qui viennent d'arriver à Grenoble après un voyage pénible:

« Enfin! après dix-neuf jours, après bien des larmes et des inquiétudes, arrive votre chère lettre (...). Ma fille, comment êtes-vous? votre coeur et votre corps? Et vous encore, ma bonne Marie de Saint Louis, êtes-vous reposée? Saint Bernard, Coeur de Jésus, Sainte Rose et notre Augustin. Pauvres enfants! Que vous m'êtes chères dans les entrailles de Jésus-Christ! (...) Nos coeurs vous accompagnent au combat. Dieu vous donne victoire!

Que de bon coeur je vous bénis, aux pieds du Saint Enfant Jésus. Que je souffrais cette nuit, à la Crèche! Vous n'étiez pas encore arrivées; je vous voyais dans vos neiges et vos montagnes ... ».

C'est bien une mère qui s'adresse à ses filles, avec une tendresse pleine de gratitude, de bienveillance, de respect pour chacune: « Oh! que je bénis Dieu que vous soyez ma fille! » - « Vous êtes affligée. Oh! si vous saviez ce que je souffre de ne pouvoir vous soulager ». « Nous prions pour vous avec autant de ferveur que nous vous aimons, c'est tout dire! ». Cette tendresse n'exclut pas la franchise et l'exigence, et prend même un ton de reproche lorsque c'est nécessaire. Dans la même lettre de Noël 1833, Mère Marie-Euphrasie réprimande délicatement la jeune supérieure de Grenoble, Soeur Marie de Saint Louis:

« Nous allons prier et communier pour vous, ma bonne et chère Saint Louis. Je vous conjure avec tendresse et ma pauvre expérience, n'attachez aucun prix aux honneurs qu'on semble vous rendre. Hélas! ma fille, ce n'est que misère. Tendez à Dieu, à notre grande oeuvre sans nul respect humain; servezvous, ma fille, de l'excellent jugement que Dieu vous a donné ».

Mère Marie-Euphrasie sent bien la nécessité d'une union étroite entre ces

fondations nouvelles. L'idée du généralat s'impose à elle de plus en plus clairement. Le 15 août 1834 elle écrit sa fameuse supplique au Cardinal Odescalchi, Vicaire de Sa Sainteté Grégoire XVI. C'est dans la paix et la prière qu'elle attend la réponse:

« Nous sommes à la croix, calmes et fermes (...). Rome seule prononcera et tant qu'elle nous laissera agir, nous continuerons l'oeuvre sainte. Oh! Notre Saint Père le Pape, puisse-t-il tout connaître! C'est notre Seigneur Jésus-Christ en terre, jamais je ne raisonnerai un moment. Pour les moyens iniques que, je le sais, on va employer, nous les déplorons parce qu'ils offensent Dieu et la divine charité. Mais dans l'oraison et le silence, nous laisserons passer cette tempête affreuse sans nous troubler » (3 novembre 1834).

La Mère Pelletier parle de « tempête affreuse » car elle sait que le projet de généralat suscite de vives oppositions. Les autres maisons du Refuge n'en comprennent pas la nécessité, et le perçoivent comme une infidélité au Père Eudes. Supérieurs ecclésiastiques et évêques prennent parti. L'un d'eux lui adresse des reproches d'une extrême virulence. C'est alors qu'elle écrit:

« Pour moi, ma chère fille, après l'arrivée de ce courrier, je suis allée me préparer à la sainte communion (...) conjurant Notre-Seigneur de le bénir, lui et tous ceux qui nous maudissent. Fiat! » (14 octobre 1834).

Apprenant qu'on a mené contre elle une campagne de dénigrement jusque dans la Curie romaine, elle s'écrie, stupéfaite: « Que de calomnies on a portées à Rome! Nous ne pouvons revenir des accusations faites contre nous ». Mais elle ajoute: « Je prends le parti de prier et de me taire » (janvier 1835). Plus tard elle écrira à sa confidente Soeur Marie de Saint Stanislas: « Je sais tous les mémoires dressés contre moi: je suis en paix. J'aime mieux être l'accusée que l'accusatrice (...) Dieu nous comble de grâces » (8 juin 1835).

Le 10 novembre 1834, une réponse, pas encore définitive, mais fort encourageante, arrive. Mère Marie-Euphrasie l'accueille dans l'humilité et l'action de grâces:

« Vous vous rappelez sans doute, ma chère Marie de Sainte Sophie, la lettre que j'écrivis moi-même à Rome pour toutes nos croix et nos persécutions. J'attendais la réponse dans la paix (...). C'est enfin aujourd'hui, 10 du courant, que cette nouvelle toute précieuse nous est arrivée (...). Comme le Bon Dieu nous comble! Ah! humilions-nous, redoublons de ferveur et de zèle » (10 novembre 1834).

Le lendemain elle écrit à Soeur Marie Stanislas:

« Oui, ma fille chérie! Prenez et lisez ... O mes chères soeurs, je suis sans paroles et n'ai que la force de prier, louer, aimer » (11 novembre 1834).

Le Bref Apostolique du Pape, que Mère Pelletier considère comme « un chef-d'oeuvre de l'amour du Coeur de Marie » apporte à Angers, au printemps 1835, l'approbation canonique du généralat. Les fondatrices doivent--et au plus vite--partager la joie de la MaisonMère. À Grenoble:

« Nous avons, mes chères filles, une heureuse et grande nouvelle à vous annoncer (...). Les Coeurs Sacrés de Jésus et de Marie nous comblent de bienfaits: outre le Décret, notre Saint Père a daigné nous accorder un Bref pontifical des plus solennels. fort et consolant, qui approuve à jamais le généralat (...).

Je voulais vous l'envoyer par cette même poste mais M. Régnier qui le traduit, n'a pas achevé. Ces jours-ci nous vous l'enversons sous bande. Hier, jour des Joies de Marie,<sup>2</sup> nous avons fait une grande journée d'action de grâces: communion générale, bénédiction, Te Deum, enfin une bonne récréation. À l'arrivée de cette lettre, mes chères filles, il faudra bien en faire autant » (3 mai 1835).

### Fondations et voyages

Le généralat va permettre la multiplication des fondations. L'élan missionnaire s'accroît.

« Dieu est admirable dans ses desseins ... Ce Dieu bon a inspiré à M. Régnier et M. Bernier<sup>3</sup> d'entreprendre à Saumur une superbe fondation... Je voudrais que nous nous unissions pour l'acquisition d'une magnifique abbaye de Bénédictins. Soixante boissellées de terre, etc.... Mais, autres richesses, ce sont les âmes à sauver qui sont en grand nombre. Ah! prions! Assemblez vos soeurs; dites-leur tout ce qui se passe dans mon coeur » (12 juin 1835).

La fondation aura lieu le 31 juillet 1836, jour des quarante ans de la Fondatrice. « L'une de mes plus grandes consolations, dira-t-elle plus tard dans un de ses Entretiens, est d'avoir vu rallumer devant Notre-Seigneur la lampe de l'abbaye de Saint-Florent ». Mais voici des échos de voyage:

« Je suis dans le superbe couvent d'Amiens. Le bon et vénérable évêque nous comble de bontés ... Demain nous allons à Lille. Priez, priez; c'est la plus difficile de toutes les missions. Dieu seul peut la faire; j'en suis incapable. Je vais pour suivre sa sainte Volonté » (23 août 1836). « De Lille, nous fûmes obligées d'aller à Cambrai, près de Mgr Belmas qui nous reçut avec une bonté et une joie si grandes qu'il est impossible de vous les dépeindre... Bref, tout fut conclu. C'est à la protection de la Sainte Vierge que nous devons de telles grâces, car il y avait croix et obstacles. Mais la volonté de Dieu était là... Nous nous rendons à Angers pour choisir la chère colonie. Ah! priez Dieu pour qu'il nous éclaire » (2 septembre 1836).

La même année, 1836, s'achève dans l'angoisse: une épidémie ravage la

---

<sup>2</sup>Les Joies de Marie, l'une des fêtes à la gloire de Marie instituées par le Père Eudes (cf. OEuvres complètes, tome XI, pp. 167-168).

<sup>3</sup>M. Régnier était vicaire général à Angers, et M. Bernier curé de la paroisse Saint-Pierre à Saumur.

Maison-Mère; l'infirmerie déborde; trois Soeurs meurent successivement. Une fondation se prépare au Puy. Ne vaut-il pas mieux y renoncer? ... La Fondatrice tranche, en esprit de foi: « Mes enfants, il faut partir. Le mal ne s'arrêtera que lorsque vous serez parties ». Le départ a lieu le 1er janvier 1837, et lorsque, neuf jours plus tard, on arrive au Puy, l'épidémie s'apaise à la Maison-Mère.

Mère Marie-Euphrasie supporte mal les voyages. Les contre-temps ne manquent pas. Souvent elle doit ajourner, interrompre, revenir. De Sens--roulant vers Paris--au début de 1840, elle écrit simplement: « La divine Volonté m'arrête sur la route. Il faut l'adorer et nous soumettre ».

Au coeur de l'Église et jusqu'au bout du monde

L'oeuvre va rapidement dépasser les frontières de la France. C'est d'abord Rome. Le Cardinal Odescalchi avait écrit: « Que la mission qui vous est réservée en Italie est grande! Armez-vous de courage. Puisque Dieu est pour vous, qui sera contre vous? ». Mère Pelletier se prépare à partir pour Rome au printemps de 1838.

« Nous sommes toutes saisies d'admiration et d'amour. La grande nouvelle est arrivée: Rome! Tout est consommé; et je suis appelée pour un mois dans la ville sainte (...). Ah! que de sentiments s'élèvent dans mon âme! Quelle grâce divine d'aller nous établir dans le coeur de l'Église! Quoi, voici donc l'humble fille de Notre-Dame de Charité dans la capitale du monde chrétien? (...) Gloire à Jésus et à Marie seuls! Mais quelle miséricorde! Ne sont-ce pas les beaux jours de notre Institut, son printemps, sa gloire? » (13 avril 1838).

« Nous sommes dans la ville sainte, ma chère fille, écrit-elle quelques semaines plus tard, et nous avons trouvé aux pieds du Chef de l'Eglise et dans le coeur paternel de notre saint protecteur la vraie lumière pour l'oeuvre du Bon Pasteur. Là seulement on comprend l'étendue de cette divine mission; là seulement j'ai pu découvrir ma pensée. Quelles divines consolations ma pauvre âme a reçues! À Rome elle a trouvé son flambeau, sa force et ses colonnes » (26 juin 1838).

Munich et Londres suivent de près. Elle écrit:

« Je le vois en Dieu (l'Institut) faire de grandes conquêtes à la foi... Je vois venir à nous un grand peuple d'élus: Rome, Munich, Londres. Quelles missions! Que je vois de choses! » (12 novembre 1840).

Dès 1842, l'oeuvre du Bon-Pasteur est en Amérique; elle s'y développe avec une étonnante rapidité. Au début de 1843, un billet intime de la Mère Pelletier « annonce l'Afrique » aux fondatrices de Louisville (États-Unis), qui viennent de lui envoyer leur première lettre circulaire:

« Et moi aussi, j'ai un grand secret à vous dire: personne en France ne le sait que vous seules. Oh! priez bien! Hier soir nous avons reçu une lettre de Mgr d'Alger qui nous conjure par le sang adorable de Jésus de lui accorder douze religieuses pour

fonder Hippone,<sup>4</sup> près du tombeau de notre Père saint Augustin (...). Je vous chercherai et trouverai tous les jours de ma vie dans les Sacrés Coeurs de Jésus et de Marie ».

Sainte Marie-Euphrasie, jusqu'à la fin de ses jours, gardera le même enthousiasme et la même ardeur. Mais le développement accéléré de l'oeuvre au cours des vingt dernières années de sa vie ne lui permettra plus d'entretenir une correspondance régulière avec les fondatrices. L'une des rares lettres où elle s'épanche est adressée, en avril 1854, aux fondatrices de Bangalore (Inde). Elle vient d'accompagner ses missionnaires à Paimbeuf. Sur le bateau qui la ramène à Angers, elle dicte cette lettre, qui transmet l'écho vibrant de sa prière:

« Vous croirez reposer dans vos hamacs, et moi je vous aurai déposées dans le Coeur de Notre-Seigneur. Chaque matin, je n'y manquerai pas: quand la porte du divin tabernacle s'ouvrira, je déposerai mes cinq trésors au pied du saint ciboire! ».

Humbles confidences

Les lettres de Mère Marie-Euphrasie manifestent sa tendresse pour ses soeurs en même temps que son courage, sa clairvoyance, sa faculté exceptionnelle de réalisation. Elles révèlent aussi parfois ce qu'est sa prière intime: toujours empreinte de foi et de confiance, mais parfois traversée par les angoisses et désolations qui, chez les mystiques, accompagnent la nuit de l'esprit. Elle ressent douloureusement ses imperfections, sa faiblesse, son péché:

« Hélas! Je suis si mauvaise que le bien même, je le fais mal » (18 février 1835). « Je suis la seule qui ne vaut rien, qui ne fait rien... Je vous assure que la vue de mes péchés innombrables et les grands travaux que j'aperçois me conduisent bien au Jardin des Olives » (16 novembre 1836). « Je vous le dis avec larmes, si j'étais plus sainte votre affaire réussirait; mais non, car je suis si irritée depuis quelques jours--je vous fais ma confession--que cela me met dans un état d'imperfection qui me désole » (21 novembre 1837). « Oh! si vous saviez, mon intime soeur, combien je tremble de manquer à Dieu et à vos charités! Combien j'ai besoin de prières! » (17 janvier 1836).

Au moment même où elle annonce, en grande allégresse, la nouvelle tant attendue de l'approbation du généralat, elle écrit:

« Je souhaite, et ceci du fond du coeur, qu'il y ait une supérieure plus près du Coeur de Dieu, plus digne que je ne le suis... Je sens que ma charge est énorme, que c'est un dépôt sacré que Dieu m'a confié » (sans date). « Soyez mon aide dans l'accablant fardeau que je porte. Plus tard, que le Seigneur vous donne une mère moins indigne et plus selon son coeur » (14 mars 1835).

---

<sup>4</sup>En réalité il s'agissait d'Alger.

Sous le poids de la charge et tout au long de sa carrière de fondatrice, Mère Pelletier accusera des moments de lassitude profonde, où nous la sentons si proche de nous.

« Vous savez qu'il est de ces blessures qui ne guérissent jamais... De plus, je n'ai guère de santé, plus de force; j'espère, de la bonté de Dieu, quitter bientôt cette terre. Mais soumise à sa volonté si je dois rester encore un peu, je tâcherai de vous soulager..., puis après, je solliciterai une petite maison solitaire pour y mourir en paix. Ce désir me poursuit jour et nuit » (27 juin 1855).

Elle a alors 59 ans, et elle sera réélue deux ans plus tard; puis, encore, en 1864. Mais déjà, le 17 mars 1849, elle avait confié: « L'institut est divin, mais crucifiant. Que d'âmes! Que d'oeuvres! Mais je suis faible et trop seule... Dieu dans sa bonté me fait de grandes grâces, et sans la Sainte Vierge, ah! sans elle, je serais morte! ». Lorsque Mère Marie-Euphrasie fait cet aveu, il y a déjà longtemps qu'elle porte la plus déconcertante de ses épreuves. « Mgr Angebault (l'évêque d'Angers) est toujours le même, voilà ma lourde croix », soupire-t-elle le 6 novembre 1844. Et plus tard: « C'est vrai que le Seigneur nous livre à d'amères afflictions! ». Puis, cette plainte immense: « Nous sommes chaque jour brisées de nouvelles douleurs. Je le sens si vivement que je ne puis en parler. Ah! Si Dieu ne me soutenait, la foi même serait exposée » (17 mai 1845). Enfin, au moment funeste de l'éviction--par Mgr Angebault--de Mère Marie Thérèse de Jésus de Couëspel, assistante générale: « Cette tempête est impénétrable à mon âme. D'abord, elle m'a renversée. Maintenant, je me tais, je prie, j'espère ... » (1846).

« Les divines leçons de la Sainte Vierge »

Mère Marie-Euphrasie s'est mise à l'école de la Vierge: « Ce qui se passe à X... n'est-il pas déchirant? O mon Dieu, mon Dieu, que faire? Se taire, attendre, prier, souffrir, espérer. Ce sont les divines leçons que la Sainte Vierge ne cesse de me donner » (9 août 1856).

Se taire, attendre, prier, souffrir, espérer. Le silence en Dieu est le climat dans lequel mûrit la sainteté de Mère Marie-Euphrasie: « Je suis anéantie dans le silence et l'oraison. Qu'il se passe de choses dans mon âme! ». C'est de lui que viennent ses intuitions prophétiques: « Je sentais que le généralat était une inspiration du ciel ». Il est sa force « en ses croix innombrables ». Il est pour elle la source d'une espérance indestructible, joyeuse et forte, audacieuse pour entreprendre et patiente pour «attendre en paix les moments de Dieu ».

Adhésion totale et sans cesse renouvelée à la volonté du Père, en union avec Jésus et sous la conduite de Marie, telle nous apparaît la prière de sainte Marie-Euphrasie. Adhésion qui transforme toute sa vie, avec ses tâtonnements et ses réalisations, ses angoisses et ses joies, en un immense acte d'amour, et qui chaque jour lui fait voir dans la croix la source même de l'espérance.